
Faut-il former le Sujet ou le Citoyen ?

Caroline Richard-Pigno

Cerfee Montpellier III,

Université Paul Valéry

Route de Mende

F-34199 MONTPELLIER CEDEX 5

caroline.richard@worldonline.fr

RÉSUMÉ. Le débat entre le camp républicain et le camp des pédagogues qui anime depuis quelques années le monde de l'éducation s'est établi, entre autres, à partir des finalités que chacun accorde au système éducatif. Pour les premiers, former un citoyen efficace et autonome est primordial car c'est à ce prix que le sujet pourra véritablement se réaliser ; pour les seconds, ce n'est au contraire qu'au prix de l'individuation que la société peut se reproduire. Or Alain montre qu'il est impossible de choisir un camp sans fourvoyer l'éducation tout entière. Que la vraie citoyenneté est une composante de la liberté individuelle et que ce n'est pas parce que l'éducation est une forme de prise de possession du sujet qu'elle n'a pas pour seul but de libérer l'individu de toutes les chaînes. La vraie liberté ne peut advenir que sous la contrainte, et dresser un sujet n'est pas oublier l'individu.

MOTS-CLÉS : Sujet, Education, Citoyenneté, Autonomie, Liberté, Contre-pouvoir.

1. Introduction

La montée en puissance des actes de violence gratuite, d'incivilités et de vandalisme chez les jeunes – issus des banlieues ou d'ailleurs – a ramené dans les débats la grande question des finalités éducatives et l'importance de l'éducation dans le bon fonctionnement de la société. L'école est de plus en plus pointée du doigt à travers son organisation – nombre d'enseignants, de personnels encadrants, de psychologues scolaires...-, mais surtout à travers ses programmes. Elle est devenue, selon l'opinion publique et les politiques, le maillon faible du système, génératrice d'échec et donc de décrochage scolaire. Le résultat le plus parlant est l'abandon de toute une partie de la jeunesse dans la rue qui n'a plus, pour retrouver un semblant de dignité et d'identité, que la solution de se faire remarquer par la rébellion. On ne parle plus désormais de démission parentale, mais bien de faute du système éducatif dans les missions qui lui avaient été confiées. Parmi celles-ci le fameux « *apprentissage de la citoyenneté* » qui est, selon bon nombre de penseurs, le remède miracle à tous les désordres sociétaux auxquels nous devons faire face. Les jeunes ne savent plus ce qu'est le respect de la personne, ils ne perçoivent plus l'utilité de vivre en bons citoyens dans le respect des lois établies, sans doute parce qu'ils ne se retrouvent plus dans celles-ci.

Une des solutions envisagées serait alors de rétablir l'éducation civique dès les plus petites classes. Rendre aux enfants une notion de patriotisme trop vite perdue au profit d'un individualisme de plus en plus envahissant. Ou alors, autre solution possible, rendre le système plus à l'écoute des individus qui le composent en offrant un enseignement plus adapté, plus pratique pour la vie quotidienne et surtout plus utile. De là resurgit un débat houleux, toujours latent, entre le camp républicain et le camp des pédagogues qui anime depuis quelques années le monde de l'éducation. Car le problème reste entier et la question centrale : doit-on éduquer l'individu pour lui-même ou pour la société ? Comment concilier individualisme et citoyenneté ? Comment, en d'autres termes, faire en sorte que l'individu se développe en tant que sujet autonome tout en se forgeant une identité citoyenne ? Pour beaucoup, les deux positions sont antinomiques lorsqu'il s'agit des finalités éducatives : soit l'école a pour objet le sujet, et dans ce cadre elle met tout en œuvre pour permettre la réalisation plénière de chacun dans son identité propre, soit elle a pour objet la société, et dans ce cas tous les moyens doivent être tournés vers la production de ce que l'on pourrait appeler des « exemplaires d'humanité », tous forgés dans le même moule.

Cette question des finalités éducatives n'est pas nouvelle et l'on a bien souvent l'impression que beaucoup de solutions possibles ont été, au fil des années, - et des siècles !- envisagées sans parvenir vraiment à résoudre totalement le problème. C'est sans doute parce qu'elles demandent de choisir un camp, de rentrer dans un moule intransigeant qui, loin de trouver un compromis, enferme le système éducatif dans un carcan dont il est difficile de s'éloigner sans tout remettre en question. Certains positionnements pédagogiques ont, malgré tout, tenté de trouver un entre-deux

pédagogique qui n'aurait en fin de compte pour seule finalité que l'Homme, entité trop souvent oubliée. Alain fait partie de ces penseurs qui ont entrepris, à travers une philosophie de l'éducation, de montrer que l'éducation ne devait avoir qu'un seul objet, l'Homme et son jugement. Parce que ce n'est qu'en tant qu'Homme que l'individu sera réellement libre et donc réellement citoyen. Il est impossible selon lui de choisir un camp en pédagogie sans fourvoyer l'éducation tout entière. A une époque où politiciens et acteurs du système éducatifs s'opposent sur la question d'une nécessaire professionnalisation de l'éducation en France, il semble primordial, pour bien comprendre le problème, d'en mesurer tous les enjeux et tous les risques. La III^{ème} République est pour beaucoup de penseurs un modèle, ou du moins, un moment clé de l'histoire éducative, et, pour cette raison, nous avons jugé utile de regarder le système scolaire et ses finalités avec les yeux d'un penseur de cette époque. Le but n'est pas, à partir de là, de faire « rétrograder » l'école à une organisation devenue sans doute obsolète, mais de mieux comprendre le passé pour pouvoir penser efficacement l'avenir.

2. Le Sujet : un individu libre et autonome.

Eduquer n'est pas transmettre des savoirs en alignant des preuves mais former un homme libre, c'est-à-dire un sujet qui pense et agit selon soi. Il ne s'agira pas pour l'éducateur de donner des opinions, même vraies, mais d'apprendre à former des idées, à penser et à juger. La seule véritable finalité éducative doit de ce fait pour Alain être l'homme. L'éducateur doit hausser l'enfant jusqu'à l'état d'homme. Mais qu'est-ce que l'Homme ? Qu'en est-il de ce sujet dont beaucoup parlent sans jamais véritablement le définir ? C'est surtout avec la philosophie des Lumières, et celle de Descartes qu'Alain répond à cette question. L'homme est un être pensant. Il a une conscience réflexive douée de raison qui le distingue dans le monde. La Raison est une faculté autonome. Elle rend intelligible le monde extérieur - par son exigence de cohérence - et permet à l'homme de le dominer. Elle s'identifie aux catégories de l'entendement et à son système de principes : principe d'identité, de causalité, de non-contradiction qui nous permettent d'appréhender le réel. Elle seule peut être source de connaissance vraie et donc de l'action juste qui permet le progrès humain. Sans la Raison, pas d'humanité. L'homme n'est l'animal politique d'Aristote qu'autant qu'il est un animal raisonnable, un être pensant.

Mais Alain va plus loin encore dans cette définition de l'homme et cherche à définir comment atteindre la connaissance vraie des choses. Pour cela il établit, à la manière de Kant, une distinction entre raison et entendement. Ces deux notions sont une dans leur essence et distinctes par leur usage. La raison est l'entendement qui se détourne de l'objet extérieur et résistant, se condamnant ainsi à accumuler les preuves et à rester au stade de l'expérience. L'entendement au contraire ne se détourne jamais de l'intuition dont son rôle est d'analyser les données. Comprendre, c'est réfléchir sur un objet. C'est passer de l'expérience à la perception. Là où l'expérience n'est qu'une attitude passive et aveugle devant le fait, la perception est

la conscience d'un objet construit et intelligible. Ainsi la méthode de l'entendement consiste à refuser la masse énorme des expériences qui s'offrent, pour ne retenir que des faits isolés, répétables, analysables, en un mot, construits. En ce sens, la raison peut être pervertie : elle peut devenir idolâtre car « *la raison qui est un entendement errant ne peut se fixer que par décret ; et ce sont les passions qui décrètent.* »¹, elle peut également devenir une illusion chosiste en prenant nos idées pour des êtres alors qu'elles ne sont que les outils par lesquels l'entendement comprend les êtres. Ainsi « *bien penser n'est pas plier le genou devant l'expérience, mais au contraire penser l'expérience selon les règles du bien penser.* »² Tout ceci a une importance capitale pour la compréhension de la conception qu'a Alain de l'éducation et du rôle qu'il lui assigne. Connaître, c'est penser, et penser, c'est dire non à la tentation qu'a l'esprit de changer en choses les idées et les lois par lesquelles il comprend les choses. L'homme, en tant qu'homme, doit faire face à deux nécessités : celle, intelligible et hypothétique de l'entendement, et celle réelle et aveugle des choses. Et là où beaucoup cherchent à les unir, il faut, pour Alain, que l'entendement les sépare nettement. « *Si la réflexion n'est pas un remède aux passions, elle n'est rien.* »³ Tout l'enjeu de l'éducation est dès lors d'amener l'enfant à connaître, de former sa raison pour qu'elle laisse la place à l'entendement.

Comment, à partir de là, amener l'enfant à connaître ? Par la formation du caractère et du jugement. Pour Alain, l'enjeu éducatif est l'autonomie intellectuelle et morale du sujet. Kant disait déjà avant lui que « *L'homme ne peut devenir homme que par l'éducation. Il n'est que ce que l'éducation fait de lui... C'est au fond de l'éducation que gît le grand secret de la perfection de la nature humaine.* »⁴. Alain reprend ce précepte en expliquant que seule l'éducation permet « *l'émancipation des esprits* » : elle fait sortir les esprits de l'ignorance première et permet d'accéder au « vrai » et au « juste », c'est-à-dire au monde proprement humain. La condition biologique et sociale de l'enfant fait de lui un être faible, esclave de son emportement et de son imagination. Il est sans cesse soumis aux affections de son corps et ne se sait pas esprit. Seule l'éducation permet de sortir des mondes de l'imagination et du mythe qui caractérisent l'enfance. L'imagination est le résultat de nos passions, elle ne peut pas nous faire accéder au vrai, c'est-à-dire au monde tel qu'il est réellement et tel que seul l'homme peut le percevoir. L'imagination est une fausse perception du monde, qui forme un écran devant la réalité des choses. Elle est donc le lieu naturel de l'erreur, résultant tout entière de l'exercice de nos sens qui sont, pour Alain comme pour Descartes, extrêmement trompeurs. Tous les maux humains viennent toujours de ce bonheur de croire qui nous est naturel et qui nous plonge dans les plus funestes erreurs. Il n'y a alors d'autres remèdes qu'un regard lucide sur les choses et une science positive qui nous hausse d'imagination à entendement.

¹ Alain, *Entretiens au bord de la mer*, in *Les idées et les âges*, p 1268.

² Alain, *Propos sur les philosophes*, n°8, p 24.

³ Alain, *Entretiens au bord de la mer*, in *Les idées et les âges*, p 1364.

⁴ Kant, *Réflexions sur l'éducation*, pp 73-74.

Il est paradoxalement nécessaire, à partir de là, d'éduquer l'intelligence de l'enfant pour lui permettre de sortir de l'ignorance. Mais lorsque Alain parle d'ignorance première, il ne faut pas entendre celle de l'état de nature rousseauiste. La conception de Rousseau ne convient pas au système de pensée d'Alain. Cela correspond davantage pour lui à un degré de connaissance où, ignorant les nécessités de l'ordre extérieur, l'enfant va être porté à n'avoir de connaissances que par rapport aux diverses affections de son corps. L'enfant « (...) *juge des choses et des hommes d'après ses propres affections, ou d'après les mouvements de son propre corps.* ».⁵ L'éducation permet à l'enfant de se « libérer » de cet esclavage du corps grâce à la connaissance du réel et de ses nécessités. Cette libération est celle de son jugement. Car qu'est-ce en effet que le jugement ? Alain le définit à partir de l'entendement comme ce qui comprend, l'intelligence. Le jugement, est l'acte d'affirmer ou nier à partir de ce qu'on a compris⁶.

En apprenant à juger, l'enfant devient un homme. Le but est donc, de former l'homme quant à l'esprit : « *Tout homme digne du nom d'homme doit sauver en lui-même une partie de jugement libre et invincible.* ».⁷ Cet exercice « (...) *ne s'occupe point de plaire ni de déplaire... Seul avec soi et libre de tout ; seul avec l'autre et tous deux libres de tout ; il n'y a point de leur pour l'esprit hors de ce chemin là, il n'y a point d'éducation réelle hors de ce chemin là.* »⁸. L'éducation aura donc pour seul but d' « (...) *œuvrer à la culture de l'esprit* » : « *Le but est donc d'ouvrir à tous non pas l'accès des places, mais l'accès aux Lumières humaines.* »⁹. Reste une question fondamentale : comment, pédagogiquement, permettre à l'enfant de véritablement connaître ? Par l'apprentissage de la volonté.

Seule la volonté permet cette libération de l'esprit. Nous ne pouvons apprendre sans volonté. C'est pourquoi Alain écrit qu'« *il n'y a point d'autre valeur humaine que la volonté.* »¹⁰. La volonté n'est pas la même chose que le désir. Celui-ci, tendu vers une satisfaction immédiate, ne se préoccupe pas longtemps des moyens réels de son accomplissement. Il ne se soumet pas à la nécessaire médiation du temps qui est aussi la médiation du travail. Le désir, souvent porté par l'intérêt, renonce vite devant les obstacles et ne conduit jamais jusqu'au travail réel : « *La curiosité, le premier élan, l'ardeur de tout commencement ne promettent pas beaucoup aux yeux du maître...Il attend même que le désespoir et la maladresse soient en raison de la première ambition, car il faut que toutes ces choses d'entrée, bonnes ou mauvaises,*

⁵ Alain, *Pédagogie infantine*, n°7, p 251.

⁶ Notons qu'Alain n'est pas un philosophe de l'entendement mais un philosophe du jugement : « *Les hommes d'entendement oublient l'entendement, dans la mesure précisément où ils vont aux choses.* » *Entretiens au bord de la mer*. Ce qui intéresse Alain, c'est surtout le côté actif de l'entendement, qui se traduit par le jugement.

⁷ Alain, *Propos sur l'éducation*, LXXXII, p 208.

⁸ Alain., *Propos sur l'éducation*, LXXXIV, p 212.

⁹ Alain, *Pédagogie infantine*, n°31, p 347.

¹⁰ Alain, *Propos sur l'éducation*, II, p 8.

soient enterrées et oubliées ; alors le travail commence. »¹¹. L'intérêt intrinsèque des connaissances, qu'il est nécessaire d'acquérir à l'école, est bien au-delà des intérêts immédiats de l'enfant. Jamais de lui-même l'enfant lira par exemple « *les grands livres qu'il faut lire vingt et trente fois* », car « *si la trentième lecture est agréable, la première est ingrate et difficile.* »¹². L'intérêt immédiat ne motivera pas pour le contenu même de ce qu'il faut savoir. C'est par la volonté seulement que l'enfant y arrivera.

Ce qui caractérise justement la volonté par opposition au désir, ce n'est pas la futilité des grandes résolutions, mais la ténacité des petites vertus. Si le désir renonce aux premiers obstacles, c'est qu'il est lui-même incapable de se donner un corps. Or, telle est l'aptitude qui définit la volonté. Elle se concrétise par la discipline¹³, par l'habitude en tant que celle-ci désigne, par opposition au mécanisme de la routine, une volonté incorporée. Celle-ci est aussi le corps devenu « *fluide, c'est-à-dire propre à traduire exactement la pensée.* »¹⁴.

« *Toute la puissance du vouloir est à l'œuvre dans la connaissance.* »¹⁵. A l'école, on apprend à travailler. C'est dire qu'on y apprend à vouloir. Il n'y a d'attention véritable qu'en procédant d'un mouvement volontaire. L'enfant s'intéresse de lui-même à l'objet au lieu d'attendre que ce soit l'objet qui l'intéresse. L'enseignement doit développer cette attention qui porte en elle-même sa propre récompense. L'exercice de la volonté ne va jamais sans quelque bonheur : « *L'intérêt du vouloir est bien au-dessus de la molle et paresseuse curiosité.* »¹⁶.

Il peut paraître paradoxal que le travail, que nous considérons, pour la grande majorité d'entre nous, aliénant et terriblement contraignant, soit présenté par Alain comme libérateur. Mais il est libérateur dans le sens où il nous fait percevoir la réalité du monde et la nécessité des choses. Le monde de l'enfance, celui de l'imaginaire et des contes, occulte totalement la réalité. Le monde est caché par la « (...) *buée humaine* »¹⁷. Ce n'est pas à l'écart du monde que l'esprit peut faire l'épreuve de sa liberté et surtout pas loin des obstacles : « *L'erreur des erreurs est de vouloir être libre loin de l'obstacle, ce qui fait que l'on se plaint des difficultés, qui au contraire fortifient dès qu'on veut bien s'étendre dessus et en quelque façon s'y fier tout à fait.* »¹⁸. Pour être libre, il faut être acteur, se donner un corps et non plus être voué à lui et aux caprices de l'imagination comme les enfants. Parce que l'homme agit sur le monde, parce qu'il fait face aux obstacles, il peut être libre. Ceci n'est pas sans nous rappeler le principe épistémologique de Bacon selon lequel il faut obéir à la nature pour pouvoir lui commander : « *L'ordre extérieur est tout*

¹¹ Alain, *Propos sur l'éducation*, VI, pp 18-19.

¹² Alain, *Propos sur l'éducation*, XXV, p 216.

¹³ Alain, *Pédagogie infantine*, 5^{ème} leçon, p 246.

¹⁴ Ibid., 18^{ème} leçon, pp 301-302.

¹⁵ Alain, *Les idées et les âges*, in *Les passions et la sagesse*, p 960.

¹⁶ Ibid., LVI, pp 141-143.

¹⁷ Alain, *Histoire de mes pensées*, in *Les arts et les dieux*, p 76.

¹⁸ Ibid. p 19.

autre, étranger, indifférent, aveugle et sourd ; en revanche réglé et mesuré, au fond mécanique. (...). Il faut connaître, se soumettre, si on veut régner. »¹⁹. Parce je connais l'ordre extérieur et ses nécessités, je pourrai le dominer et agir sur lui. La liberté passe nécessairement par là.

Ce qui importe à Alain c'est forger l'esprit et lui apprendre à penser. Le premier effet de l'instruction est d'affermir ou de développer la pensée qui donne à l'individu son jugement critique. Lorsque l'on apprend à penser, on apprend à juger selon l'esprit au lieu d'accepter selon la tradition et la coutume. L'école est par là le lieu de naissance des révolutions, elle libère les esprits des préjugés et du consentement aux injustices. Penser, c'est aussi s'affirmer comme sujet autonome, conscient et responsable car la pensée est partout où elle est un acte volontaire. Sans volonté, pas de conscience et donc pas de pensée. Parce que la pensée est volonté, elle est liberté.

Apprendre à l'enfant à devenir un homme libre et un citoyen éclairé, voilà donc la finalité que l'école doit se donner. Et cette pédagogie ne serait pas telle qu'elle est sans, au préalable, avoir réfléchi aux concepts de droit, de pouvoir, de loi, d'Etat... Car, nous allons le voir, Alain, comme beaucoup de penseurs, pense le système éducatif à travers une pensée du politique. L'école est un instrument, une forme de pouvoir pour certains. Elle est aussi un formidable contre-pouvoir, en ce sens qu'elle forme des citoyens libres, capables de jugement. On ne peut donc pas totalement séparer la pédagogie d'Alain de sa réflexion sur le politique. « *Pour moi, je crois qu'un homme aura toujours la liberté qu'il saura prendre, et seulement celle-là.* »²⁰ : en libérant l'esprit et en formant le jugement, l'éducation participe à la formation du citoyen qui devient le plus grand des contre-pouvoir. Et voilà sans doute ce qui manque aujourd'hui à la réflexion sur les finalités éducatives. Le sujet autonome peut devenir aussi un citoyen. Il n'y a pas d'antinomie entre individualisme et citoyenneté. Sans doute même est-ce l'inverse. L'individu qui se sent reconnu comme sujet participe-t-il de lui-même à la vie civique ? La liberté individuelle peut-elle être garante d'un engagement citoyen ?

3. Et le sujet devient contre-pouvoir.

Pour ceux qui pensent que l'éducation doit former avant tout un citoyen utile et éclairé, les deux valeurs fondamentales qui constituent cette formation sont la liberté politique et la morale. L'homme étant par nature un animal social, il ne peut dépasser son animalité que par l'obéissance aux impératifs sociaux, qui constitue la liberté politique, et la moralité est alors proportionnelle au degré d'intégration sociale. Ainsi, si l'homme est avant toute chose destiné à la vie en société, l'éducation devient un moyen efficace pour contenir tous les individus dans le moule

¹⁹ Alain, *Pédagogie infantine*, n°8, p 258.

²⁰ Alain, *Propos d'un Normand*, t.1, n°231, du 17 XII 1909.

sociétal qui sera le leur. Alain condamne cette conception de ce qui constitue la citoyenneté. Non la morale ne se réduit pas au système de nos devoirs envers la société, elle n'est morale que si elle transcende la société. Elle est universelle et en ce sens repose tout entière sur la conscience de chacun. De plus, elle ne doit pas être ramenée à un respect de l'ordre extérieur. Certes la vie en commun exige des règles toutes faites que chacun doit suivre mais c'est une nécessité et non une obligation. Et rien n'est plus immoral que de vouloir transformer l'obéissance à ce qui est nécessaire en respect de ce qui est juste. La morale ne se réduit pas aux « bonnes mœurs » et aux règles qui soumettent la conscience, elle commence justement là où cessent ces règles. Dans le cas contraire, elle n'est que conformisme. Être moral c'est agir selon sa conscience en s'exerçant à juger le mieux possible. La conscience de chacun est ce qui fonde la vie morale.

Le problème reste que la conscience n'est pas infaillible. En morale comme ailleurs, rien ne nous dispense de réfléchir, de douter et de juger. La conscience est universelle tout en étant le plus intime des sentiments, parce que le sentiment est par essence une passion surmontée et que la victoire a chez tous le même nom : être homme et non animal. D'où l'importance de l'éducation dans la vie morale. Car toute conscience est l'acte de s'approprier un savoir, de le ramener à ce centre qui est la personne même et dont la fonction est toujours de juger. La conscience n'est sentiment que parce qu'elle se soumet à la raison, dans le cas contraire elle ne serait que passion. Mais elle est toujours conscience de ce qui ne va pas : « *Être pour soi, ce n'être pas content de soi, dire non à soi, à ses désirs, à sa colère et à ses pensées.* »²¹ Ainsi, pour fonder sa vie morale, chaque homme n'a que sa conscience. Mais elle suffit car elle est toujours ce qui définit l'homme comme homme. Elle est le pouvoir de dire non, même à nos plus chères pensées. Elle est donc notre lucidité et surtout notre liberté.

Ainsi la vie morale n'a de sens que si l'homme est libre. Mais cette liberté n'est pas une réalité politique, c'est une valeur métaphysique et morale. L'action politique n'a pour fonction que de préserver la liberté fondamentale de l'homme qui est de penser et de vouloir par lui-même. La liberté est, en d'autres termes, l'essence de l'homme. Là encore se dessine l'importance de l'éducation dans la liberté de chacun : la liberté est un acte volontaire. Elle n'est pas un fait dont on puisse avoir l'expérience, elle n'est qu'un postulat qui se traduit par des faits. La volonté libre est une réalité qui se crée elle-même car la véritable liberté est celle du jugement. Ainsi, pensée, vie morale et liberté sont autant de manières de dire une seule et même chose. L'homme moral n'est pas séparable de l'homme tout court. La liberté intellectuelle et la morale sont inséparables et elles ne sont rendues possible que par l'exercice de la volonté et du jugement. Lorsque l'éducation forme le sujet, elle forme alors aussi le citoyen.

²¹ Alain, *Histoire de mes pensées*, in *Les arts et les dieux*, p 190.

Les visées d'Alain sont donc pédagogiques mais aussi politiques : « *L'homme est un animal (...), c'est l'animal qui pense* »²². L'éducation doit avoir pour but de lutter contre tout ce qui peut détourner l'homme de sa vocation d'homme rationnel, de tout ce qui peut détourner l'homme de son jugement critique, seule condition de sa liberté et des valeurs républicaines²³.

Tout ceci découle d'une réflexion sur le pouvoir. Alain conteste radicalement le pouvoir en posant comme axiome que tout pouvoir tend de lui-même à l'abus et à la tyrannie : « *Dans toute société, il s'exerce, par le jeu des passions, une espèce de concentration du pouvoir sur lui-même qui conduit naturellement à la tyrannie. Car il est impossible que les puissants n'aient pas de passions et n'aiment pas passionnément leur propre puissance. (...) En somme l'abus de pouvoir est un fruit naturel du pouvoir.* »²⁴ Ceci vaut pour toute espèce d'autorité. Dès qu'un individu, si honnête soit-il, exerce une puissance sur d'autres, il a tendance naturellement à en abuser. C'est l'exercice même du pouvoir qui fait le tyran. Le pouvoir d'un homme, s'il n'est pas contré, même en étant pavé de bonnes intentions, ne peut tendre que vers la tyrannie. Et celle-ci, déguisée ou non, reste un frein à la liberté et au jugement.

Mais alors, en quoi consiste la démocratie ? Avant tout dans une certaine division des pouvoirs. Alain est un lecteur avéré et fidèle de Hegel sur ce point, comme sur beaucoup d'autres, davantage que de Montesquieu. Il fait donc dépendre le bon fonctionnement de l'Etat de l'équilibre des trois pouvoirs qui le constituent. Le pouvoir exécutif est celui qui maintient l'ordre par l'arbitrage, qui tranche entre les intérêts, les passions, les droits, car « *le droit est ce qui rend les hommes méchants* »²⁵. Le pouvoir législatif n'est pas celui des assemblées, bien incapables de légiférer, disons même de penser, mais celui des technocrates, qui préparent les lois et les décrets. Quant au troisième pouvoir, - et nous sommes ici loin de Hegel - c'est le pouvoir du peuple, qui consiste essentiellement à contrôler les pouvoirs. Le pouvoir du peuple, qui fait la démocratie est le pouvoir de dire non.

Ce troisième pouvoir ne peut s'exercer que par le contrôle effectif et permanent de tous les pouvoirs par l'ensemble des citoyens. Ce contrôle se joue de deux manières : par le suffrage secret²⁶ et surtout par la liberté d'expression : « *L'opinion gouverne dès qu'elle peut s'exprimer* »²⁷. La libre expression, le pouvoir de blâmer suffit presque toujours. Car chacun sait combien les hommes de pouvoir aiment le secret et craignent le scandale. Même le plus grand des tyrans se réfugie derrière les acclamations de la foule et l'approbation de tous. Chacun d'entre nous aime retrouver le bien fondé de ses pensées chez les autres, cela rassure et valorise. Le

²² Alain, *Propos sur l'éducation*, II, p 8.

²³ Alain, *Propos sur l'éducation*, LXXXIII, p 208 et LXXXV p 214.

²⁴ Alain, in *Propos II*, du 6 I 1910.

²⁵ Alain, in *Propos I*, du 23 VII 1923.

²⁶ Alain revendiquait l'isoloir à une époque où il n'existait pas.

²⁷ Alain, in *Propos I*, du 15 X 1927.

pouvoir de blâmer démystifie le pouvoir. Il montre que le roi est nu, et le ramène à sa basse fonction : « *Tout pouvoir est méchant dès qu'on le laisse faire ; tout pouvoir est sage dès qu'il se sent jugé.* »²⁸.

Mais dans un débat politique ou judiciaire, il ne suffit pas de comprendre, puisqu'il reste toujours une part d'incertain. Et l'incertain peut être mortel car, faute de jugement, la passion tranche. La peur, le désir, l'intérêt ou la haine font souvent pencher la balance. L'entendement, captif, ne fait plus que justifier la passion. Même dans l'étude scientifique, il y a toujours une part de risque, un jugement après le comprendre et qui ne s'y réduit pas tout à fait. A plus forte raison, dans la « caverne », il faut toujours juger avant d'avoir tout compris. Sinon les passions dominent et l'on tombe dans la pensée mécanique. On attend donc de l'école qu'elle forme des hommes capables de juger, de prendre un parti critique et raisonnable là où le mécanisme des preuves ne suffit plus. On peut penser que cette exigence assigne une extraordinaire unité à la culture scolaire. Et peut-être est-ce là justement ce qui manque à notre système éducatif.

4. Conclusion.

En cherchant des réponses à l'insécurité grandissante et la perte des valeurs des jeunes générations, la question des finalités éducatives se repose inexorablement. Et avec elle le problème pédagogique central de la liberté individuelle : comment agir sur autrui tout en le laissant être lui-même ? Et comment éduquer à la citoyenneté tout en permettant à cette liberté individuelle de s'exprimer ? En faisant du jugement l'objectif suprême de l'enseignement, Alain réussit à combiner dans une synthèse supérieure les oppositions qui souvent partagent les penseurs : entre l'élitisme et la démocratie, entre le jugement intellectuel et le jugement de sagesse. L'école de la démocratie, et a fortiori, celle de la République, ne mérite son nom qu'en les surmontant. Alain, qui avait milité dans les universités populaires, qui avait connu d'autre part bien des paysans illettrés à l'armée, admirait la profonde sagesse de ces hommes, leur lente pensée forgée à la nécessité des choses²⁹. Sans doute cette sagesse populaire est-elle impropre à résoudre les grands problèmes techniques. Peu importe. Il ne s'agit pas pour le peuple de résoudre les problèmes, mais de les poser, et d'exiger qu'on les résolve. Ni de désigner les « compétences », mais d'élire des hommes assez courageux et honnêtes pour les surveiller. Montesquieu disait que la vertu est le principe de la démocratie. Cette vertu, faite d'honnêteté, de bon sens et de courage, l'éducation ne la crée pas. Son rôle est de permettre à la majorité silencieuse de s'exprimer, à la sagesse populaire de s'expliquer et de s'appliquer.

Cette nouvelle expression de la sagesse populaire est de plus en plus présente dans les débats. Nous l'avons vu récemment dans débats organisés entre candidats à

²⁸ Ibid., du 25 I 1930.

²⁹ Alain, in *Propos II*, n°477, du 13 X 1928.

l'élection présidentielle et citoyens. Ces derniers demandent des réponses concrètes et immédiates à des besoins actuels. Et pourtant, devant le problème du peu d'adéquation apparent entre système éducatif et monde du travail, devant la réponse apportée de professionnalisation par exemple des universités, les syndicats étudiants répondent que l'université n'est pas là pour cela et que sa seule finalité doit rester la formation du citoyen. Ils accusent ainsi la politique de fourvoyer un système en le rendant responsable de problèmes situés, selon eux, à l'extérieur. Sans doute est-ce parce que nous ne pensons plus aujourd'hui de système mais seulement de moyens. L'éducation a de plus en plus une visée utilitariste qui fait perdre de vue les véritables enjeux. Aussi, à la question doit-on former le Sujet ou le Citoyen, une réponse possible serait sans doute de ramener l'éducation à son objet premier : l'Homme. En rendant à chacun son identité et sa dignité humaine, et en cessant de ne donner du sens qu'aux moyens éducatifs utilisés, on permettrait alors à chaque individu d'advenir réellement et de se réaliser pleinement comme sujet libre et respectueux des autres.

Bibliographie.

- Alain, (1986). *Propos sur l'éducation* suivis de *Pédagogie enfantine*, Paris : PUF
- Alain, (1960). *Les Passions et la Sagesse*, Paris : Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade.
- Alain, (1956). *Propos I*, Paris : Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade.
- Alain, (1970) *Propos II*, Paris : Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade.
- Alain, (1958). *Les arts et les dieux*, Paris : Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade.
- Kant, (1980). *Réflexions sur l'éducation*, Paris : VRIN.